

Μητροπολίται καὶ ἐπίσκοποι τῶν ἐν Σερβίᾳ μητροπόλεων καὶ ἐπισκοπῶν καὶ κατὰ τὰ τρία ἐκτεθέντα στάδια, ὑπ' ἀριθ. I, II καὶ III, ἤρουντο εἴτε 1. ἀρχιμανδριῆται, πρωτοσύγγελοι καὶ καθόλου ἱερομόναχοι¹, εἴτε 2. κεχειροτονημένοι ἤδη ἀρχιερεῖς καὶ δῆ, ἢ Α' μητροπολίται², ἢ Β' ἀπλοῖ ἐπίσκοποι³.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΤΗΣ ΙΑΤΡΙΚΗΣ.—Les manuscrits médicaux inédits d'Adamant Coray. — I.— Les Traductions, par Aristote P. Kousis.

Dans le but d'achever et compléter l'étude sur «*Adamant Coray comme médecin*», que j'ai eu l'honneur de communiquer à l'Académie le 30 Mars 1933 à l'occasion du centenaire de sa mort, je me suis rendu à Chio, où j'ai compulsé tous les manuscrits inédits se trouvant dans la Bibliothèque de Coray et concernant la médecine et j'en ai pris des copies, que je tiens prêtes à éditer.

J'ai l'honneur de vous communiquer le résultat de mes recherches et je commence aujourd'hui par ses traductions.

Trois de ses manuscrits contiennent des traductions françaises d'œuvres d'anciens médecins grecs:

Le premier manuscrit N° 279, écrit par Coray sur du papier de dimensions 0,213 X 0,170, non relié, se compose de 452 pages, dont 188 contiennent

ρίσθη ἢ ὑπὸ τῆς Μεγάλης ἐκκλησίας ἐπευλόγησις τῆς αὐτῆς γνωρισθείσης ἐκλογῆς καὶ χειροτονίας τοῦ ἐπισκόπου Σαβᾶτζικῆς Γαβριήλ (αὐτ. σ. 766-767).

¹ Οὕτω μητροπολίται Βελιγραδίου ἠρέθησαν ὁ Σωφρόνιος κατὰ Νοέμβριον τοῦ 1739 (αὐτ. σ. 698-699), ὁ Διονύσιος κατ' Ἰούλιον τοῦ 1784 (αὐτ. σ. 700-701), ὁ Μεθόδιος κατὰ Σεπτέμβριον τοῦ 1791 (αὐτ. σ. 704-705), ὁ Λεόντιος κατ' Ἀπρίλιον τοῦ 1801 (αὐτ. σ. 709), ὁ Ἀγαθάγγελος κατὰ Νοέμβριον τοῦ 1815 (αὐτ. σ. 718-719), ὁ Μελέτιος κατ' Αὐγούστον τοῦ 1831 (αὐτ. σ. 750), ὁ Πέτρος κατὰ Δεκέμβριον τοῦ 1833 (αὐτ. σ. 753), μητροπολίται Οὐζίτζης καὶ Βαλιώβου ὁ Ἄνθιμος κατὰ Μάρτιον τοῦ 1802 (αὐτ. σ. 709-710), ὁ Δαυνιὴλ κατ' Ὀκτώβριον τοῦ 1814 (αὐτ. σ. 714), ὁ Μελέτιος κατὰ Νοέμβριον τοῦ 1815 (αὐτ. σ. 718), ὁ Γεράσιμος κατ' Αὐγούστον τοῦ 1816 (αὐτ. σ. 719), ὁ Νικηφόρος ἐν ἔτει 1831 (αὐτ. σ. 750 καὶ 751-752), ἐπίσκοπος δὲ τῆς τῆ μητροπόλει Τυρνόβου ὑποκειμένης ἐπισκοπῆς Λοφτζοῦ ὁ Διονύσιος κατ' Ἰούνιον τοῦ 1827 (αὐτ. σ. 743-744), τῆς ἐπισκοπῆς Σαβᾶτζικῆς ὁ Μελέτιος κατὰ Μάιον τοῦ 1847 (αὐτ. σ. 760-761), τῆς ἐπισκοπῆς Νεγοτίνης ὁ Γεράσιμος κατ' Ὀκτώβριον τοῦ 1847 (αὐτ. σ. 761-762), τῆς ἐπισκοπῆς Ριἀπτζας ὁ Μιχαὴλ κατ' Ὀκτώβριον τοῦ 1854. Ὅρα τὸ ἀπὸ 1 Νοεμβρίου 1854 πατριαρχικὸν γράμμα πρὸς τὸν Μ. Σερβίας Πέτρον (αὐτ. σ. 761-762).

² Οὕτω Μ. Οὐζίτζης ἠρέθη ὁ Μπέλα Τζερβένας Μ. Ἰωακείμ κατ' Ὀκτώβριον τοῦ 1747 (αὐτ. σ. 769-770), Μ. Βελιγραδίου ὁ Μ. Μεσημβρίας Κύριλλος κατ' Αὐγούστον τοῦ 1825 (αὐτ. σ. 738-739).

³ Οὕτω μητροπολίται Βελιγραδίου ἠρέθησαν οἱ ἐπίσκοποι Λοφτζοῦ Ἄνθιμος κατὰ Μάρτιον τοῦ 1827 (αὐτ. σ. 741), Σαβᾶτζικῆς Μιχαὴλ κατὰ Σεπτέμβριον τοῦ 1859 (αὐτ. σ. 763-765).

une traduction en français de tous les «*Aphorismes*» d'Hippocrate, et les autres 242, des notes explicatives, qui malheureusement ne s'étendent pas à tout le texte, mais s'arrêtent à l'Aphorisme 24 de la troisième section; elles furent suspendues en 1790, ainsi que le traducteur lui-même l'indique à la fin des notes.

Pour donner une idée de la traduction de Coray, en comparaison avec les traductions renommées ultérieures, comme celles de Littré et Daremberg, je confronte ici les deux traductions du 1^{er} Aphorisme :

LITTRÉ tom. IV p. 458.

Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ πείρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή. Δεῖ δὲ οὐ μόνον ἑωυτὸν παρέχειν τὰ δέοντα ποιεῦντα, ἀλλὰ καὶ τὸν νοσέοντα, καὶ τοὺς παρεόντας, καὶ τὰ ἔξωθεν.

Traduct. de LITTRÉ (Ib. p. 459).

La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore faire que le malade, les assistants et les choses extérieures y concourent.

Traduct. de CORAY.

La vie est courte ; l'art est long, l'occasion s'échappe rapidement, l'expérience n'est point sans danger ; le jugement est difficile. Ajoutez à cela, qu'il faut, que non seulement le médecin fasse son devoir, mais que le malade, les assistants, les objets externes y concourent aussi.

DAREMBERG (Hippocrate, p. 340).

La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte [à s'échapper], l'empirisme est dangereux, le raisonnement est difficile. Il faut non seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore [être secondé par] le malade, par ceux qui l'assistent, et par les choses extérieures.

Voici un extrait de ses notes explicatives sur le premier aphorisme.

«Quelle introduction, quel avant-propos pour le livre des Aphorismes que ce premier Aphorisme ! Que de choses renfermées dans ce peu de paroles ! La courte et fugitive durée de la vie comparée aux longues et pénibles études de l'art ; la rapidité avec laquelle s'échappe l'occasion pour le médecin, qui ne se prépare pour la saisir, qui ne sait pas en profiter quand elle se présente, les dangers qui accompagnent l'expérience, toutes les fois qu'elle n'est point le résultat des observations multipliées ; la difficulté de juger des causes, du siège, de la nature d'une maladie ; le concours du médecin, du malade, des assistants, de tous les objets externes, nécessaires à un (page 2) succès de la cure ; toutes ces idées, faites pour fournir matière à de longs commentaires, sont présentées en peu de mots avec la plus élégante et la plus sublime concision. Il n'y a que le génie qui puisse s'exprimer ainsi ; il n'y a que le mauvais

goût ou l'ignorance qui puissent censurer cette manière de s'exprimer. (Voy. p. VII de la préface mise en tête de ma traduction de l'introduit. à l'étude de la nature et de la médecine du Dr Selle).

Il est à signaler que rarement le traducteur emploie deux ou trois manières de traduire; mais il est évident qu'à sa dernière révision de l'œuvre, il n'en aurait adopté qu'une.

Dans le même manuscrit, entre la traduction des Aphorismes et les notes, se trouve un autre petit manuscrit, écrit aussi par Coray, composé de 6 feuilles, dont 10 pages et le haut seulement de la onzième sont couverts d'écriture. Ce cahier ne peut faire partie du manuscrit cité, il devrait prendre un numéro spécial dans le catalogue, car il contient la traduction d'une autre œuvre d'Hippocrate «*De l'art [de la médecine]*».

Cette traduction malheureusement ne comprend que les 6 premiers chapitres de l'œuvre, c'est à dire à partir de: «*Εἰσὶ τινες οἱ τέχνην πεποιήνται τὸ τὰς τέχνας αἰσχροεπεῖν . . .*» (Litttré, VI, 2), jusqu'au: «*ἀλλ' οὐδὲ ιδιώτης ἀνεπιστήμων ἀκούσας, μὴ οὐ τῆς τέχνης εἶναι. Ὅπου οὖν οὐδέν*» (Ibid. p. 10).

Cette traduction est ainsi conçue:

«Il y a des personnes qui se font un art de dénigrer les arts. et quoiqu'elles ne réussissent point à persuader aux autres ce que je viens de dire, elles regardent cette conduite comme un moyen de montrer leur propre savoir.

Quant à moi, je pense que le but et l'occupation d'un homme véritablement instruit dans un art, est d'y faire quelque découverte utile, ou de perfectionner celles qui ont été faites par d'autres. Mais, s'efforcer par des propos malicieusement répandus de dénigrer les découvertes des autres, non dans le dessein (p. 2) de les corriger ou de les perfectionner, mais pour calomnier les hommes savants auprès des ignorants: une pareille conduite ne me paraît pas être celle d'un homme instruit; elle annonce plutôt un homme méchant de nature, qu'un homme initié dans l'art qui fait l'objet de sa calomnie. Car il n'y a que les ignorants et les gens qui ambitionnent les hommes de savoir, sans pouvoir y parvenir, à qui il convient de se faire esclaves de la passion de critiquer les actions des autres, si elles pèchent ou de les calomnier si elles sont droites.

Pour ceux qui décrient d'une manière si indécente les autres arts, je les laisse à ceux qui sont intéressés à les en empêcher, et qui peuvent le faire avec succès. Je ne m'occuperai dans ce traité que de réfuter ceux qui maltraitent la médecine: ma confiance de réussir repose sur l'ignorance de ceux que je vais réfuter, sur les secours que me fournit l'art que je défends, et sur l'expérience que je possède de cet art.

Je commence par poser pour principe qu'aucun art n'est un être de raison; car il est absurde d'appeler de ce nom une chose qui existe, puisque de ce qui n'est pas, il n'y a point moyen de se faire une idée, et de l'énoncer. S'il n'est point possible

de voir de ses yeux les êtres de raison, comme les choses qui existent réellement, je ne vois point comment on pourrait s'en former une idée, comme de ces dernières. Celles-ci se conçoivent par la pensée par cela même qu'elles tombent sous nos sens. Il n'y a donc que les choses réellement existantes qui peuvent être à tout moment senties et perçues; les êtres de raison ne peuvent être l'objet ni de nos sens ni de notre entendement.

§ 3
 et il n'y a pas un art qui ne soit visible par quelque forme extérieure, et je crois même que c'est par cette forme extérieure, que chacun a pris le nom sous lequel il est connu; car il serait absurde de supposer que les formes naissent des noms. Ceux-ci ne sont que pensés dans la nature par convention; au lieu que les formes naissent immédiatement de la nature même. Si quelqu'un ne comprend pas assez bien cette espèce de raisonnement, il pourrait en être instruit par les livres où cette nature est traitée d'une manière plus claire.

Comme il n'est question ici que de prouver l'existence de la médecine, je commencerai par définir ce que j'entends par Médecine. Je dis donc que l'objet du médecin est de guérir ou du moins de soulager les malades, et de ne point entreprendre la guérison de ceux, dont les maladies sont incurables, persuadé que la guérison de telles maladies n'est point au pouvoir de la médecine.

Que la médecine peut remplir cet objet, et quelle le remplit toujours, c'est ce qui fera la matière du reste de mon discours; et cette preuve sera en même temps la réfutation de ceux qui croient l'attaquer, en la décriant chacun à sa manière. Je commence par un fait dont tout le monde tombera d'accord.

En effet personne ne peut révoquer en doute, qu'au moins quelques uns des malades traités par la médecine, sont rendus à la santé: on n'accuse cet art, que sur ce qu'il ne guérit pas tous les malades; et ceux qui le décrient, se servent de ceux qui succombent aux maladies, comme d'une preuve, que ceux mêmes qui en réchappent doivent leur salut à la fortune plutôt qu'à l'art.

Je ne nie point que la fortune n'ait quelque part à nos actions: mais je soutiens que le malheur suit le plus souvent les maladies mal traitées, comme le bon (succès) celles qui ont été bien traitées. D'ailleurs, comment serait-il juste d'attribuer à d'autres causes qu'à l'art, la guérison des malades, puisqu'ils n'ont été guéris que pendant qu'ils faisaient usage de la médecine, et qu'ils se conformaient aux ordonnances du médecin. En se mettant entre les mains de celui-ci, ils ont assez prouvé, qu'ils ne voulaient pas se confier à la fortune seule. Par conséquent ils ont l'obligation de leur guérison, non à celle-ci, mais bien à l'art, dont ils raisonnent, et l'existence, en s'abandonnant avec confiance à ses soins, et le pouvoir, après leur parfaite guérison.

Les détracteurs de la médecine pourraient faire ici cette objection: que plus d'un malade a été guéri, sans appeler un médecin. Je crois comme eux, qu'il est possible de guérir sans médecin; mais je pense qu'il est possible de se servir de la médecine sans être guidé par le médecin, quoiqu'à la vérité dans un pareil cas le malade ignore ce qu'il convient ou ne convient point de faire, et qu'il tombe par

hasard sur les mêmes remèdes salutaires que le médecin lui eût prescrits, s'il eût été appelé auprès de lui. Et c'est encore une preuve de l'existence de l'art et de son importance, puisque ceux là mêmes qui la révoquent en doute, lui doivent leur santé: car il faut de toute nécessité que les malades qui ont été guéris sans le secours d'un médecin, connaissent au moins les choses dont l'usage ou l'abstinence les a guéris.

En effet c'est par la diète ou par un usage copieux d'aliments, par une boisson abondante, ou par la soif, par les bains ou en évitant de se baigner, par l'exercice ou par le repos, par le sommeil ou par les veilles, et non pas en ne faisant rien de tout cela, qu'ils ont recouvré, la santé; par l'utilité même qu'ils en ont éprouvée, ils doivent de toute nécessité connaître ce qui leur avait été utile, comme au contraire, s'ils s'en sont trouvés mal, par ce mal même, ce qui leur a été nuisible. Car enfin, il n'y a personne qui ne soit en état de distinguer et de connaître des choses, qui sont déterminées par le mal ou le bien qu'elles causent. Si donc le malade sait approuver ou désapprouver quelqu'un de ces moyens, qu'il a employés pour le traitement de sa maladie, il trouvera que tous sont du domaine de la médecine, et que les fautes commises dans leur usage, ne sont pas moins une preuve de l'existence de la médecine, que l'utilité qu'il a su en retirer.

§ 7. Les choses utiles, n'ont été telles, que parce qu'il les avait employées selon les règles; les nuisibles ne lui ont fait du mal, que parce qu'il s'en était servi mal à propos. Mais si ces effets opposés ne sont déterminés que par le bon ou le mauvais usage, comment la profession qui règle cet usage ne serait-elle pas un art? Car, suivant moi, on ne peut accuser de défaut d'art, que cet état de choses où il n'y a de différence entre une chose bien faite et une chose mal faite, et non pas où ces deux choses ne peuvent point se confondre.

§ 8. Ce que je viens de dire serait une preuve bien faible s'il ne s'agissait dans la médecine que des médicaments qui purgent, ou qui resserrent le ventre, et que la profession du médecin se bornât à l'administration de ces médicaments. Cependant tout le monde sait que les médecins qui jouissent d'une grande réputation guérissent leurs malades et par d'autres moyens, qu'il n'y a pas je ne dis un médecin mais même un ignorant qui n'attribuerait à l'art.

§ 9. Puisque donc il n'existe rien, soit...»

La différence entre cette traduction et celles ultérieures de Littré et Daremberg est montrée par le commencement du premier chapitre, que je cite ci dessous:

LITTRÉ (VI, p. 2)	LITTRÉ (ibid p. 3)	DAREMBERG (p. 12)
Εἰσὶ τινες οἱ τὴν τέχνην πεποιήνται τὸ τὰς τέχνας αἰσχροεπεῖν, ὡς μὲν οἴονται οἱ τοῦτο διαπρησόμενοι, οὐχ ὁ ἐγὼ λέγω, ἀλλ' ἴστο-	Il est des gens qui se font un art d'avilir les arts, s'imaginant faire par ce genre de travail, non pas ce que je dis, mais	Il est des hommes qui se font un art de vilipen- der les arts. Qu'ils arrivent au résultat qu'ils s'imaginent, ce n'est pas

οίης οικείης επίδειξιν ποιεύμενοι. Ἐμοὶ δὲ τὸ μὲν τι τῶν μὴ εὐρημένων ἐξευρίσκειν, ὅτι καὶ εὐρεθὲν κρέσσον ἢ ἡ ἀνεξεύρετον, ξυνέσιος δοκεῖ ἐπιθύμημά τε καὶ ἔργον εἶναι, καὶ τὸ τὰ ἡμίεργα εἰς τέλος ἐργάζεσθαι ὡσαύτως.

étalage de leur propre savoir. A mon sens, découvrir chose qui n'ait pas été découverte et qui, trouvée, vaille mieux qu' ignorée, ou achever ce qui est resté inachevé, c'est le but et le fait de l'intelligence.

ce que je dis ; mais ils font étalage de leur propre savoir. Pour moi, découvrir quelqu'une des choses qui n'ont pas été découvertes, et qui, découverte, vaut mieux que si elle ne l'était pas, comme aussi porter à son dernier terme une découverte qui n'est qu' ébauchée, me semble un but et une œuvre d'intelligence.

Le troisième manuscrit N° 491, de 406 pages, écrit par Coray sur du papier commun de dimensions 0,215 × 0,165 contient la traduction française de l'œuvre de l'ancien médecin grec Arétée de Cappadoce «*Des causes et des signes des maladies*». Cette traduction, commencée en 1793 comprend le premier et le second livre «*Des causes et signes des maladies aiguës*», ainsi que le premier et second livre «*des maladies chroniques*», jusqu'à la phrase : «*οὐκ εἰς μακρὸν δὲ ἦβη καὶ γένειον ψιλὰ· εἰ δὲ καὶ ἐπιμίμνοιεν πανταὶ τριχες*» du chapitre de l'*Eléphantiasis* (Edit. Kühn, p. 180, l. 11, Edit. Hude, p. 88). Il ne reste donc que quelques pages à traduire pour être en possession de toute la première partie de l'œuvre d'Arétée. Je pense les ajouter moi-même lors de son édition, en espérant aussi traduire le reste, c'est à dire la partie thérapeutique des maladies aiguës et chroniques.

Voici un fragment de la traduction de Coray des «*accès d'épilepsie*», 5^{me} chapitre de l'œuvre, qui est maintenant le premier par suite de la perte de ceux qui le précédaient.

«... des engourdissements, des vertiges, un sentiment de pesanteur à la nuque, la plénitude et la distension des veines du cou. La nausée est encore un symptôme qui vient le plus souvent à la suite des repas, et quelquefois même sans qu'on ait rien mangé, quoique dans ce dernier cas, elle ne soit pas enfin forte. Le vomissement présente des matières pituitaires en grande quantité. Le malade n'a point d'appétit ; et la moindre nourriture suffit pour lui donner des indigestions. Il (p. 2) est tourmenté par des vents et il a les hypochondres météorisés. Ce sont les symptômes perpétuels de la maladie. Quant à ceux qui précèdent immédiatement l'accès, il voit voltiger devant ses yeux des bluettes de différentes couleurs, qui se succèdent les unes aux autres, et qui se présentent toutes ensemble de manière qu'il s' imagine voir

l'arc-en-ciel. Il éprouve des tintements d'oreille, il se plaint de sentir de mauvaises odeurs; il est de mauvaise humeur, et se met en colère sans aucun sujet. On a vu des hommes tomber épileptiques à l'occasion de quelque événement qui leur a affecté désagréablement l'esprit; d'autres pour avoir fixé le cours d'une rivière, le tour d'une roue, ou le pirouettement d'une toupie...»

Il est très évident que Coray avait l'intention de revoir ces traductions et d'y mettre la dernière main; mais leur édition paraît pourtant nécessaire parce qu'elles nous présentent des traductions classiques et des notes savantes, dignes d'un Coray, et spécialement en ce qui concerne celle de l'œuvre d'Arétée, puisqu'elle est jusqu'ici à ma connaissance, la seule qui en existe en français.

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑ. — The Campaign of Marathon according to a recent critic, by George Sotiriadis.

In the present communication we shall examine the revolutionary theories of the distinguished English general and military writer, Sir Frederick Maurice, published by him about the 30th of June 1932 in the *Journal of Hellenic Studies* of the London Society for the Promotion of Greek Studies, pages 13 to 24 of Vol. LII.

However I knew nothing of the author of the above publication, which was simply signed F. Maurice. Nor did I gain more ample information about this author, even after I had adressed myself to competent people¹. I was keen on knowing this, because I had already seen this theory expressed in the IVth volume of the excellent historical work *Cambridge Ancient History*. This volume was published in 1926 by M^r Monro, and M^r Monro is often referred to by Sir F. Maurice as the promoter of the theory, and, though he makes considerable additions to it, Sir Frederick considers himself simply a renovator and a warm partisan of the theory.

It was only on the 17th of March that I learnt, though the newspaper «*Hestia*», that the author of the article in the *Journal of Hellenic Studies* was General Sir Frederick Maurice, professor of military history at King's College who, in a lecture delivered at the Society for the Promotion of Greek Studies, had created a new theory in regard to the strategic tactics of the battle of Marathon and that he intended shortly to visit

¹ These were the Assistant Director of the British Archæological School in Athens M^r Heurtley and the historian M^r William Miller.